



De l'ethnologie musicale à l'ethnomusicologie

François BOREL

A Neuchâtel, l'ethnomusicologie est présente à la fois au MEN et à l'Institut d'ethnologie, c'est-à-dire que le titulaire du poste d'ethnomusicologue assure la conservation des collections d'instruments de musique et des archives sonores tout en dispensant un enseignement aux étudiants de l'Institut. Cette situation, idéale mais aussi parfois bancal, est la conséquence de la manière dont s'est constituée l'ethnomusicologie à Neuchâtel et reflète en quelque sorte l'ambivalence inhérente à la discipline elle-même: une approche ethnographique et «culturaliste» de la production musicale, fondée sur l'organologie et la collecte des documents sonores «sur le terrain», combinée à une approche analytique et académique, qui lie étroitement recherche et enseignement. C'est dire que l'ethnomusicologie constitue, avec l'ethnomuséographie, un trait d'union important entre les deux institutions.

Le pionnier: Zygmunt Estreicher

Les recherches ethnomusicologiques au MEN furent lancées à la fin des années 1940, lorsque les documents sonores recueillis par Jean Gabus chez les Esquimaux de la baie d'Hudson (Canada) furent étudiés et analysés par son futur assistant Zygmunt Estreicher. Ce dernier était un représentant de la première génération de l'ethnomusicologie moderne et il fut aussi le premier à enseigner régulièrement cette discipline en Suisse. Il avait une vision globale de la musique en tant qu'expression humaine de toutes les cultures et de tous les âges. Ainsi, il ne se bornait pas à l'étude des musiques non européennes. L'histoire de la musique occidentale tant sous l'aspect de la composition que sous celui de la pensée esthétique l'intéressait également et il en résulta une approche comparatiste qui lui permit un échange fructueux de perspectives: l'estime de la valeur artistique des musiques

dites «primitives» à leur juste titre et en même temps la considération de la musique occidentale, souvent jugée «absolue», dans son contexte social.

Issu d'une famille polonaise d'artistes et de savants, Zygmunt Estreicher fut élève au Conservatoire de Cracovie et suivit les cours de musicologie de l'université de cette ville. En 1939, après l'invasion allemande, il réussit à s'enfuir et s'engagea dans les troupes polonaises formées en France. Prisonnier en Allemagne, il s'enfuit une fois de plus et parvint en Suisse où il fut interné. En 1941, il reprit ses études à l'Université de Fribourg, ville dans laquelle – coïncidence étonnante – il était né en 1917. Sur la base des enregistrements de Gabus (1938-1939), il consacra sa thèse de doctorat à la «Musique des Esquimaux-Caribous et tribus avoisinantes», qu'il soutint le 22 juillet 1946. En 1948, il fut engagé par Gabus comme assistant en géographie. A cette occasion, son maître en ethnomusicologie André Schaeffner, du Musée de l'Homme, exprima sa «plus haute estime pour M. Estreicher», qui «ne manquera pas de rendre les plus grands services aux sciences ethnographiques et musicologiques». En fait, il cumula longtemps les fonctions de bibliothécaire (c'est à lui que l'on doit le principe du fichier thématique de la bibliothèque d'ethnologie encore en vigueur aujourd'hui), préparateur des cours, secrétaire, représentant du

Musée, etc. En 1951, première étape de sa longue course académique à Neuchâtel, il fut nommé *privat docent* à l'Université pour y enseigner l'histoire de la musique. En 1954, sur proposition du doyen Philippe Muller, on le nomma *chargé de cours* de musicologie à l'Université (arrêté du DIP du 30.03.1954), puis *professeur extraordinaire* en février 1957, à la demande du doyen Jean Rychner. Ce nouveau statut rendait problématique sa fonction d'assistant de Gabus. C'est pourquoi la question fut résolue de manière plutôt boiteuse: le Département de l'instruction publique confirma son poste de professeur extraordinaire et proposa de le compléter par une heure d'enseignement d'ethnologie musicale *tous les trois semestres*. Quelques mois plus tard, un nouvel arrêté du DIP (14.03.1958, André Sandoz) compléta son enseignement de musicologie par un *Séminaire d'ethnologie musicale*.



Ill. 1 et 2
Zygmunt Estreicher au marché de chameaux de Diffa (Niger),
15.12.1959.



Si officiellement il n'en était plus assistant, Estreicher continuait cependant d'œuvrer au sein du Musée, en analysant les enregistrements que Gabus avait rapportés de ses missions de recherche quelques années auparavant, et aussi en cataloguant et en conservant les collections d'instruments. Mais apparemment, il avait adopté un «profil bas» par rapport aux activités du Musée, puisqu'il n'avait plus de lien ni administratif, ni hiérarchique avec l'institution. Il confirma d'ailleurs cette distance en reprenant la charge de bibliothécaire de l'Université que quittait Paul Humbert. Paradoxalement, c'est donc au moment où le statut académique d'Estreicher et de la musicologie-ethnomusicologie se confirme à l'Université que ses relations avec le Musée commencent à se distendre. Un élément révélateur de cette situation peut être trouvé dans la formulation

choisie par Estreicher dans la rubrique «Musicologie» des rapports annuels dans *Bibliothèques et Musées*. Il y écrivait: «Le cours d'ethno-musicologie fut donné aux étudiants de l'Université *dans nos locaux*»; l'année suivante, la formule devint: «un cours d'ethno-musicologie s'est tenu *dans le local de musicologie du Musée*»; enfin: «Le local de musicologie a été mis à la disposition de l'Université pour le cours consacré aux "Musiques de l'Orient"» (*Rapp. ME 1959: 83, 1960: 90 et 1961: 99, souligné par nous*).

III. 3
Zygmunt Estreicher enregistrant avec le Nagra IIIB des chants wodaabe à Gueskérou (Niger), 13.12.1959.



Pourtant, de novembre 1959 à mars 1960, Zygmunt Estreicher prit un congé pour effectuer une mission de recherches sur la musique des Peuls wodaabe, dont il avait déjà analysé la musique sur la base des enregistrements de Gabus et surtout de ceux effectués par Henry Brandt pour son film *Les nomades du soleil* (1954). Mandaté par Gabus, qui menait en parallèle sa mission Tombouctou avec Jean-Claude Muller, il passa quatre mois dans une des régions les plus reculées de la future République du Niger. Dès 1961, il partagea son professorat entre les Universités de Neuchâtel et de Genève et, en 1969, quitta Neuchâtel pour s'installer à Genève comme professeur ordinaire de musicologie, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1987. Zygmunt Estreicher est décédé à Genève en septembre 1993. Par la suite, sa veuve accepta avec enthousiasme que les travaux et recherches ethnomusicologiques de son mari soient poursuivis sur la base des archives qu'elle avait été d'accord de léguer au MEN. Elle devait malheureusement décéder à son tour en août 1996. C'est donc les enfants de feu Zygmunt et Maria Estreicher qui ont remis officiellement les Archives Estreicher au Musée en mars 1998 (*Rapp. ME 1998*: 155-157).

L'enseignement qu'Estreicher donnait aux étudiants en ethnologie fut, dès le début, tributaire de la collection d'instruments de musique. En 1954, il écrivait à propos du rôle de cette collection: «Le développement projeté de la section de musicologie au Musée d'ethnographie coïncide avec la création de la chaire de musicologie de l'Université de Neuchâtel. La collection d'instruments de musique au Musée est donc appelée à rendre maint service à l'enseignement universitaire; elle pourra même déterminer dans une certaine mesure l'orientation de cet enseignement en lui conférant ainsi une fonction spéciale dans le cadre de l'activité universitaire suisse. [Elle] peut donc devenir un objet d'études et de recherches, ce qui justifie pleinement toute dépense d'énergie faite pour la développer et pour l'installer d'une façon adéquate». D'ailleurs, Estreicher mettait déjà les étudiants à contribution, ainsi qu'on peut le présumer quand il déclare: «grâce à la collaboration des étudiants poursuivant leurs études universitaires à l'Institut d'ethnologie, [le travail] a pu être avancé suffisamment pour que l'on puisse avoir une idée d'ensemble de l'importance et du caractère général de nos collections organologiques» (*Rapp. ME 1953*: 63 et 62).

Malgré le peu d'informations qui subsistent sur les autres sujets de cours qu'il donnait et les souvenirs très vagues de ses anciens étudiants, on peut supposer qu'il choisissait des thèmes en rapport avec les recherches qu'il avait menées dès le début de sa collaboration avec Gabus: la musique des Inuit du Caribou, celle des Peuls wodaabe du Niger, ou alors des questions liées aux problèmes et méthodes de l'ethnomusicologie. A propos

d'intitulés de cours, on remarque que l'appellation de la discipline, qu'il nommait au départ «ethnologie musicale» – André Schaeffner parlait d'«ethnographie musicale» –, s'est peu à peu transformée en «ethno-musicologie» (1959), puis, dès 1967 en «ethnomusicologie», suivant en ceci, mais avec quelques années de retard, l'évolution épistémologique qu'avait introduite l'ethnomusicologue hollandais Jaap Kunst. Quant au local de «musicologie» du Musée, qui était «mis à disposition de l'Université» pour le cours d'ethnologie musicale, il fut créé à l'initiative d'Estreicher dans les sous-sols de l'annexe ou «Musée dynamique» (1955), à côté précisément des collections d'instruments de musique et des collections africaines.

L'héritage de Zygmunt Estreicher

Lorsque Estreicher quitta définitivement Neuchâtel, il laissa derrière lui une modeste bibliothèque spécialisée et quelques disques microsillons, tandis que l'essentiel des documents sonores que Gabus avait recueillis dès sa première mission chez les Inuit puis en Afrique sahélienne était stocké dans des cartons, avec toutes les bandes sonores qu'il avait montées en vue des guides sonores des expositions temporaires et permanentes. Y figuraient également les enregistrements de chants populaires jurassiens qu'il avait recueillis en 1952 et dont quelques extraits furent publiés ultérieurement par la Société suisse des traditions populaires. Son outil de travail principal, le magnétophone Nagra IIB, ainsi qu'un Stellavox SPS (modèle portable miniature), figuraient aussi parmi les vestiges de ses activités passées. Ce n'est qu'en 1998, à la réception de ses archives personnelles, qu'il fut possible de reconstituer le fonds sur lequel il avait (ou aurait) continué d'exercer ses talents de chercheur en ethnomusicologie.

Les documents recueillis lors de la mission de recherche au Niger constituent l'essentiel de ces archives. Il s'agit d'une centaine de bobines enregistrées et cataloguées, de centaines de photographies et de précieux carnets de notes de terrain, ainsi que d'un certain nombre de transcriptions musicales qui complètent les quelques publications de Zygmunt Estreicher dont dispose la bibliothèque du Musée, tel, par exemple, cet article paru dans le rapport annuel *Bibliothèques et Musées de la Ville de Neuchâtel 1956*, intitulé «Une technique de transcription de la musique exotique (expériences pratiques)», dont le contenu illustre parfaitement la méticulosité exemplaire et l'approche didactique dont faisait preuve son auteur lorsqu'il était confronté à un exercice de transcription de musique vocale des Peuls wodaabe: il y décrit sa méthode de travail non seulement du point de vue de la technique d'analyse musicale, mais

en tenant compte aussi des facteurs psychologiques qui peuvent influencer ce type d'exercice (lassitude, fatigue), des erreurs dues aux défaillances du matériel de reproduction sonore, tout en restant conscient de la relativité d'une transcription, laquelle ne pourra jamais être parfaitement exacte.

Mais Zygmunt Estreicher avait aussi constitué une discothèque (en disques 78 tours) comprenant entre autres quatre collections importantes: la copie intégrale des enregistrements de Jean Gabus chez les Esquimaux Caribous, dont les originaux n'ont pas résisté à la dégradation chimique; la collection de disques de la Mission Ogoué-Congo menée par une équipe du Musée de l'Homme en 1946; une bonne partie de la collection éditée par l'ethnomusicologue roumain Constantin Brailoiu pour les Archives internationales de musique populaire (AIMP) de Genève et la série d'enregistrements effectués par Pierre-Dominique Gaisseau en 1948-1950 dans le Haut-Orénoque.

La succession: Ernst Lichtenhahn

En 1969, le professeur Ernst Lichtenhahn succéda à Estreicher comme professeur extraordinaire de musicologie à la Faculté des lettres. Il héritait aussi de la même dotation d'une heure hebdomadaire d'ethnomusicologie inscrite à son cahier des charges. Il s'employa tout d'abord à poursuivre le catalogage systématique de la collection d'instruments de musique avec l'aide de Denise Perret, ancienne étudiante de Zygmunt Estreicher, spécialisée en organologie, et obtint pour ce travail un crédit du Fonds national de la recherche scientifique. Mais Lichtenhahn parvint aussi à participer à la «Mission Cure salée» de l'été 1971 au Niger en tant que conseiller ethnomusicologique pour les films que la TV romande tourna sous la direction de Pierre Barde et Jean Gabus. L'engouement qu'il retira de cette expérience l'incita à redynamiser l'ethnomusicologie au Musée et à l'Université. Il mit en chantier un travail de copie et de catalogage systématique des archives sonores de Gabus et de cette dernière mission, en acquérant pour cela le matériel et les appareils adéquats; entreprit de faire photographier toute la collection d'instruments de musique par un professionnel; s'employa à mettre en valeur les enregistrements de musique touarègue et haoussa qu'il avait lui-même recueillis au Niger en en faisant un des thèmes principaux de son cours d'ethnomusicologie. Mais il consacra aussi une bonne partie du crédit de bibliothèque attaché à son poste pour enrichir la documentation ethnomusicologique en livres, revues et disques. Son enthousiasme et son charisme firent des émules parmi les étudiants: il les fit participer au Congrès international annuel du CIMCIM (Conseil international des musées et collections d'instruments

de musique-ICOM) qu'il organisa à Neuchâtel en 1973. Mais surtout, il suscita des vocations puisque l'un de ses étudiants, Laurent Aubert, partit enquêter sur le terrain au Népal et, une fois ses études terminées, créa et dirigea les Ateliers d'ethnomusicologie de Genève où il fut aussi nommé conservateur adjoint au Musée d'ethnographie du Boulevard Carl-Vogt. Un autre étudiant, François Borel, s'employa à effectuer les diverses tâches d'assistant, notamment de compléter l'enseignement par une deuxième heure. En effet, Lichtenhahn estimait qu'une seule heure ne suffisait pas à garantir un enseignement crédible. C'est pourquoi il consacra une partie de son budget de recherche personnel à ce poste d'assistant qui lui était refusé par la Faculté des lettres. Son «assistant» accomplit aussi une mission de recherche ethnomusicologique au Niger et au Bénin, ce qui lui permit de compléter la documentation sur les Touaregs et les Haoussa, assurant ainsi une certaine tradition de recherches «maison». En 1977, Lichtenhahn convainquit Gabus de réaliser l'exposition temporaire *Musique et sociétés* pour laquelle il fit intervenir des étudiants, aussi bien pour la rédaction des textes du catalogue que pour l'élaboration du scénario. L'année 1979 vit la création d'un demi-poste d'assistant en musicologie et une année plus tard, un projet de recherche FNRS fut accepté pour mener une enquête ethnomusicologique approfondie de trois ans au Niger.

III. 4

Ernst Lichtenhahn en compagnie de Akhmed ag Akhareya (à gauche) et Altinine ag Arias (au milieu), in Gall (Niger), août 1980.



C'est précisément à cette époque qu'Ernst Lichtenhahn, lassé du refus de la Faculté d'accéder à sa demande d'augmenter ses heures d'enseignement pour passer au statut de professeur ordinaire, décida de quitter Neuchâtel pour occuper le poste de professeur de musicologie à l'Université de Zurich, où il dynamisa et officialisa l'enseignement de l'ethnomusicologie pour en faire une branche secondaire de licence (Nebenfach). L'histoire se répète donc mais pas tout à fait car, même si la Faculté avait décidé de profiter de son départ pour supprimer l'enseignement de musicologie, il réussit avant son départ, avec l'aide du professeur Pierre Centlivres, à sauvegarder les deux heures d'enseignement de l'ethnomusicologie, qui furent intégrées à la Faculté comme «cours complémentaire à option» pour les étudiants en ethnologie. L'assistant-chercheur «de service» eut la chance d'être là pour occuper dès 1982 ce poste de chargé d'enseignement tout d'abord, puis de chargé de cours par la suite.

La suite...

L'enseignement donné par Ernst Lichtenhahn dans le «local de musicologie» s'adressait aussi bien aux étudiants en musicologie qu'en ethnologie. Il s'agissait donc en principe de présenter les musiques sous leur aspect tant formel (approche «structuraliste») que contextuel (approche «culturaliste»). Mais l'expérience de Lichtenhahn sur le terrain fit qu'il eut tendance à privilégier la seconde approche, alors qu'il réservait plutôt l'analyse formelle à ses cours de musicologie, d'histoire de la

musique et de paléographie musicale. L'option choisie fut donc celle de l'anthropologie de la musique, telle que l'envisageaient des auteurs comme Alan P. Merriam ou John Blacking. Une large part de ces cours était aussi consacrée à l'organologie des instruments de musique.

Dès 1982, l'actuel titulaire s'efforça de diversifier les sujets de cours, en introduisant l'étude des musiques du changement, c'est-à-dire des musiques urbaines et populaires, notamment africaines, ainsi que des musiques latino-américaines d'origine africaine. Mais des thèmes transversaux furent également introduits: musique et possession, folklorisation et «worldisation» des musiques traditionnelles, rôle des archives sonores; il est bien entendu que l'introduction à l'ethnomusicologie demeure un fil rouge permanent et que les enquêtes de terrain constituent une base idéale pour l'enseignement puisqu'elles permettent non seulement d'illustrer le cours avec des documents sonores et audiovisuels originaux tirés d'un corpus régulièrement approvisionné et actualisé, mais encore de faire partager le vécu du terrain aux étudiants. La bibliothèque s'est considérablement étoffée, elle est devenue un outil de travail à part entière.

En 1986, le nouveau bâtiment de l'Institut d'ethnologie offrit l'occasion à l'ethnomusicologie de sortir de la zone des collections et d'occuper un local indépendant, quoique plus petit que l'ancien (!). Et en 1990, le Musée accepta de créer un poste à temps partiel de conservateur adjoint en ethnomusicologie, ce qui permit au titulaire de régulariser sa situation de «collaborateur scientifique» permanent et de confirmer la tradition de «passerelle» ou «*joint venture*» entre le Musée et l'Institut. Le statut du cours a également changé: il est devenu obligatoire pour les nouveaux étudiants de l'année 2003-2004.